

Tribunaux.

JE VOUS LA SOUHAITE.—Le 1er janvier 1857, M. Adolphe entra chez M. Giromeau. —Bonjour, père Polichinelle, ça va bien ? —Pourquoi donc m'appellez-vous toujours père Polichinelle ? —Parce que vous en vendez et que vous roulez assez agréablement votre bosse.—Ma bosse ! ma bosse ! —Manière de dire, mon vieux, ça signifie que vous faites votre pelote... et puis, entre amis, ça se dit.—Oui, oui, je ne me fâche pas ; est-ce que vous venez faire une emplette ? —Oui, père Polichinelle ; mais d'abord je vous la souhaite, à vous et à Mme. votre épouse, à votre mioche et à votre petit chien ; ils vont tous bien ? Mon petit chien est enrhumé.—Ah ! et votre femme ? —J'ai eu tort de la sortir l'autre jour par le brouillard.—Vous avez un cœur excellent, père Polichinelle ; on écrira sur votre tombe : Bon père, bon époux, excellent garde national... Dites donc, j'ai besoin d'un joujou pour la petite sœur d'une demoiselle à qui que j'ai envie d'accorder ma main... Si je lui offrais une mère Gigogne ? —Offrez-lui en une, je veux bien.—Mais je veux une mère Gigogne cossue.—En voilà une qui coûte 28 francs, vous va-t-elle ? —Oui, je la prends, mais je ne vous la paie pas.—Ah ! ben si, faut me la payer.—Comment, père Polichinelle, les amis ne sont plus des amis ! —Dam, si je donne ma marchandise pour rien, je ne ferai pas ma pelote, comme vous dites.—Mais soyez donc tranquille, ce n'est qu'un crédit que je vous demande : mon argent s'est changé en chocolat, mais je vous la paierai de dimanche en huit.—Ah ! c'est différent alors, prenez-la, mais ne m'appellez plus père Polichinelle, hein, ça me fait du tort auprès des dames.—Soyez tranquille, père Polichinelle, je ne vous appellerai plus comme ça.

M. Adolphe s'en va. La semaine se passe, le dimanche arrive, et il ne paie pas les 28 francs de la mère Gigogne. Le mois s'écoule, le suivant aussi, et M. Giromeau réclame en vain.

—Est-il drôle, ce père Polichinelle ! disait M. Adolphe ; il a l'air de croire qu'on veut lui faire perdre son argent.

Les douze mois se passent ainsi, et le 1er janvier 1858 arrive. M. Adolphe se présente chez M. Giromeau.—Bonjour, père Polichinelle, je vous la souhaite.—Ne m'appellez donc pas père Polichinelle, les demoiselles me rient au nez maintenant à cause de vous, ma femme elle-même me tourne en ridicule.—Et votre petit chien... Il n'est pas en-

rhumé ; Non, monsieur, il n'est pas enrhumé, et il ne dit pas de sottises aux gens ; il n'est pas mordant comme vous.—Allons, bons, v'là que vous vous fâchez !... Vous faites des mots, ce n'est plus drôle... Calmez-vous, je ne vous donnerai plus de surmon, père Polichinelle.—A la bonne heure... que voulez-vous ? —Les affaires vont bien cette année, hein ? le joujou se débite ferme ? —Pas mal, il y a de meilleures pratiques que vous.—C'est ce qui vous trompe, car je viens vous faire un achat, j'ai besoin d'un cheval à basculé pour le fils d'un monsieur qui doit me recommander dans une affaire.—Vous le faut-il beau ?.. tenez, en v'là un de 35 francs... avec 28 que vous me devez, ça fera 63 fr.—Très bien, je vous les paierai de lundi en quinze.—Non non, j'en ai assez, vous aurez ni cheval, ni âne, monsieur.—Vous plaisantez, père Polichinelle.—Ne m'appellez pas père Polichinelle, je suis plus droit que vous ! —Bah ! c'est donc pas une bosse, ça ? —Et M. Adolphe frappe sur le ventre de M. Giromeau.—Pour le coup, celui-ci s'insurge, il se fâche tout rouge. M. Adolphe s'en va, et quand il est au milieu de la rue, il crie de toute la force de ses poumons : Adieu, père Polichinelle, bien des choses à votre petit chien.

M. Giromeau, pour se venger a cité M. Adolphe devant la justice de paix ; il réclame les 28 francs qu'il a attendus pendant un an.

M. Adolphe promet de s'excuser dans un mois, et offre un billet : “ au février prochain, je paierai au père Polichinelle, etc.” mais il est condamné à payer dès le lendemain.

Mélanges.

EXTRAIT DU JOURNAL POUR TOUS.

—Le comte Alfred d'Orsay était un soir à l'Opéra de Londres avec lady Flenington, lorsqu'il vit entrer dans la salle miss Landon, autre célébrité littéraire, coiffée d'un bonnet écossais de velours noir, que surmontait une plume. “ Regardez donc miss Landon, s'écria-t-il ; elle a son encrier sur la tête, avec sa plume dedans.”

—Le fameux Duval, bibliothécaire de l'empereur François Ier, répondait souvent aux questions qu'on lui faisait : “ Je n'en sais rien.” Un ignorant lui dit un jour : “ L'empereur vous paye pour le savoir.—L'empereur, répliqua-t-il me paye pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire n'y suffiraient pas.”

—Avant la campagne de 1693, Louis XIV eut un entretien avec M. de Catinat sur les dispositions nécessaires pour cette campagne ; il lui dit ensuite : “ C'est assez parler de mes affaires ; en quel état sont les vôtres ? —Sire, répondit M. de Catinat, grâce aux bienfaits de Votre Majesté, j'ai tout ce qu'il me faut.—Voilà, dit le roi, le premier homme de mon royaume qui tienne ce langage.”

—Le sang-froid du général Custine dans le combat était admirable. Un de ses aides de camp, Baraguey-d'Hilliers, lui lisait une dépêche pendant que ces soldats se battaient. Une balle siffla et perça entre les doigts de l'aide de camp la lettre déployée. Baraguey-d'Hilliers s'arrêta et l'observa. “ Continuez, lui dit Custine, c'est tout au plus un mot que la balle aura emporté.”

—Avant que Roquelaure fût duc, un jour qu'il pleuvait à verse, il dit à son cocher de le conduire au Louvre, où il n'était permis d'entrer qu'aux ambassadeurs, aux princes et aux ducs. Quand la voiture arriva à la porte, on demanda : “ Qui est-ce ? ” il répondit : C'est un duc.—Quel duc ? demanda la sentinelle.—Celui d'Epéron, répondit-il.—Lequel ? Roquelaure répondit : “ Le dernier mort.” Là-dessus, on le laissa entrer. Craignant ensuite qu'on ne lui en fit une affaire, il alla droit au roi : “ Sire, lui dit-il, il pleut si fort, que je suis entré en carrosse jusqu'à votre escalier.” Le roi se fâcha. Quel est, demanda-t-il, le sot qui vous a laissé entrer ? —Encore plus sot que vous ne pensez, sire, car il m'a laissé entrer sous le nom du duc d'Epéron, dernier mort. Cela fit cesser la colère du roi et le fit rire de bon cœur.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant dix shillings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

On pourra se procurer des exemplaires chez M. Lamoureux, imprimeur, qui recevra tous les abonnements.

TARIF DES ANNONCES.

1^{re} insertion, par ligne..... 8d
Chaque insertion subséquente, par ligne.... 1d
Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressées à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer le journal en s'adressant par écrit ou autrement à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.